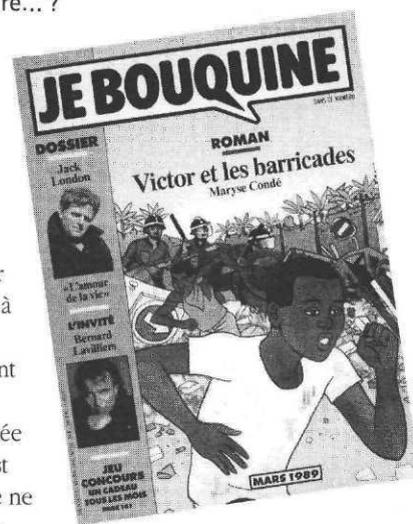


>>> Entretien avec Maryse Condé

Pourquoi, à quel moment, un écrivain dont la notoriété est acquise de par le monde, s'intéresse-t-il à l'enfant comme lecteur ? Quelle est alors la nature de son inspiration ? Comment conçoit-il cet aspect particulier de son travail d'écriture ? Ce sont quelques unes des questions que Cécile Lebon a posées à Maryse Condé, écrivain de sa Guadeloupe natale tout autant que de tout autre territoire, "écrivain un point c'est tout"¹ !

Cécile Lebon : Maryse Condé, dans votre bibliographie très importante, on trouve des romans pour les jeunes. Est-ce que ces livres écrits pour les adolescents sont nés de la demande d'un éditeur, ou d'un désir – la volonté de dire quelque chose à un jeune public, de réagir à une situation politique, désir littéraire de s'essayer à un nouveau genre... ?

Maryse Condé : Quand j'écris pour les jeunes, des enfants, je réponds généralement à une demande. D'abord, mes petits enfants se sont plaints que je n'écrive jamais pour eux, que les livres soient toujours dédiés à leur mère, tantes ou grand-père. C'est ainsi qu'est née *La Planète Orbis*. *Hugo le terrible* avait pour but de consoler une de mes petites filles. Elle avait quitté la Guadeloupe au début de septembre 1989 pour retourner à l'école à Paris. Le 17 septembre le cyclone Hugo s'est abattu sur l'île et elle était inconsolable de ne pas y avoir assisté. J'ai donc voulu lui faire vivre cette nuit-là. *Haïti chérie* m'a été en fait demandé par de jeunes lecteurs que je rencontrais à l'école primaire proche de mon appartement à Paris. Le fait divers qui en est la base avait été largement commenté dans la presse écrite, à la télévision, à la radio. Une petite fille blonde comme un stéréotype d'enfant européen m'a dit en sanglotant : "Est-ce que vous pensez qu'il y avait des enfants parmi ces naufragés ?" Ce fut le point de départ de mon roman et c'est ainsi qu'est née Rose-Aimée. Le seul de mes textes pour jeunes qui ait une intention pédagogique est peut-être *Victor et les barricades*. Il m'a semblé que les enfants de la Guadeloupe ne connaissaient pas leur histoire, l'interprétaient mal et qu'il était de mon devoir de les éclairer. J'ai veillé à choisir un héros adolescent afin que l'identification s'opère mieux.



Victor et les barricades

C. L. : Dans un entretien, vous dites "Je ne suis pas un écrivain à message. J'écris d'abord pour moi, pour m'aider à comprendre et supporter la vie. En racontant des histoires que j'espère signifiantes, je souhaite aussi aider les autres, ceux de mon peuple en particulier, à comprendre et à la supporter à leur tour." Vous pensez la même chose lorsqu'il s'agit de textes pour la jeunesse ?

M. C. : Je crois que je peux dire la même chose quand il s'agit de textes pour la jeunesse. À mon avis, le rôle d'un écrivain n'est pas celui d'un donneur de leçons. Il n'offre pas de solutions toutes faites. Il présente la vie, en donne son interprétation, l'éclaire à sa manière afin que ce qui est confus, difficile à comprendre, le soit un peu moins.

C. L. : Pensez-vous qu'aujourd'hui les jeunes caribéens s'interrogent, se heurtent toujours à l'histoire coloniale ? Ressentent-ils ce même besoin de comprendre, de décortiquer pour mieux se trouver ? Ou est-ce une quête qui n'a plus lieu lorsqu'on est un jeune antillais aujourd'hui ?

M. C. : Aujourd'hui plus que jamais il est bon d'intéresser les jeunes caribéens à l'histoire coloniale. Les migrations, la globalisation non élucidée, ajoutent à la complexité du monde. Il est bon par exemple d'expliquer que ce dernier phénomène dont on parle tant n'est pas nouveau pour la diaspora africaine. Il a en réalité commencé dès que le premier "asiento"² a été signé par le roi d'Espagne pour l'importation d'esclaves africains. Depuis cette époque la diaspora africaine a dû s'adapter à un nouvel environnement, affronter d'autres cultures. Si le jeune caribéen est au courant de cette continuité dans la dispersion, la dépossession et l'oppression, il analyse mieux les phénomènes actuels.

C. L. : Votre dernier ouvrage pour les jeunes à cette date (*La Planète Orbis*) est un livre de science fiction. Pourquoi avoir choisi ce genre, un genre plutôt rare dans la littérature antillaise francophone ?

M. C. : Je rêvais d'écrire un livre de science-fiction. Un écrivain afro-américain, Walter Mosley, conseille à tous ses collègues de la diaspora de s'astreindre à ce genre littéraire. Il a lui-même écrit un fort beau livre *The blue Light*³. Pour lui, c'est le meilleur moyen de se libérer des obsessions du passé et d'imaginer des mondes nouveaux.

1 In : Françoise Pfaff. *Entretien avec Maryse Condé*. Paris, Karthala, 1993.

2 C'est-à-dire, licence pour le monopole de l'introduction d'esclaves africains dans l'Amérique espagnole.

3 Roman de science fiction pour adultes paru en 1998 aux États-Unis (Little, Brown & Company), non traduit à ce jour en français. Walter Mosley est par ailleurs connu pour ses romans policiers (certains traduits en France) et pour le personnage, Easy Rawlins, qu'il a créé.

C. L. : Dans cet ouvrage, vous insistez beaucoup sur la couleur de peau des protagonistes, sur les différentes nuances de couleurs des "Élus de la Caraïbe". C'est important pour vous d'insister sur ce point, en sachant que vous vous adressez à de jeunes lecteurs ?

M. C. : Il me semble plutôt que j'insiste sur le fait que les "Élus de la Caraïbe" n'ont pas de couleur ou de traits physiques bien définis. Regardez les illustrations : Letizia Galli a bien rendu ce détail. *La Planète Orbis* est le rêve d'un monde débarrassé de cette dangereuse notion de race. Elle nous a fait assez mal

C. L. : En même temps, dans ce livre, il semble que vous installez une dichotomie Noir/Blanc. Même s'il y a un fond historique, et que dans les faits (notamment dans les inégalités Nord/Sud) cette dichotomie existe, là encore qu'est-ce que vous voulez signifier aux jeunes ? De même, la dernière phrase de *Haïti chérie* est : "Car la mort n'est pas une fin. Elle ouvre sur un au-delà où il n'est ni pauvres ni riches, ni ignorants ni instruits, ni Noirs, ni Mulâtres, ni Blancs..." Finir sur "ni Blancs" n'est pas anodin ?

M. C. : Ne faites pas dire à *Haïti chérie* ce qu'il ne signifie point. Finir sur le mot "blanc" était un hasard sans connotation précise. On dit toujours les Noirs, les Mulâtres et les Blancs en plaçant le mot mulâtre entre les deux blocs raciaux/sociaux.

C. L. : On le voit dans votre production pour les adultes, mais aussi au travers de vos récits pour les plus jeunes, vous ne vous attachez pas seulement à votre île la Guadeloupe, vous envisagez les Caraïbes dans leur totalité. Votre dernier ouvrage est à ce titre significatif. C'est important pour vous, cette appartenance, cette conscience que les jeunes devraient avoir d'appartenir à ce nouveau « continent », à cette aire caribéenne ?

M. C. : Je conseille de lire le poète martiniquais Monchoachi. Dans un récent recueil de poèmes⁴, il pose la question : "Où se tient la Caraïbe ? Quel est son lieu ?" Les exils, les migrations, les transferts de population ont brouillé les contours géographiques.

C. L. : L'écriture pour la jeunesse c'est un peu votre "retour au pays natal" dans la mesure où vous écrivez sur les Caraïbes pour un public plus particulièrement caribéen (cela semble notamment le cas pour *La Planète Orbis*) ? Est-ce que ce n'est pas également un retour vers votre propre enfance ?

M. C. : Je ne l'envisage pas ainsi. J'ai parlé de *La Planète Orbis* au Gabon dans une école française où les enfants étaient captivés. Ce n'est pas non plus un retour à mon enfance qui, si vous lisez entre les lignes, est présente dans tous mes livres. On ne se débarrasse jamais de son enfance.

C. L. : Lorsque vous écrivez pour les jeunes, vous adaptez votre style à votre public. Pouvez-vous nous expliquer ce que vous "changez" à votre écriture ?

M. C. : J'essaie de trouver un ton poétique plus simple et direct. En même temps, je sais que les enfants s'ennuient vite. Aussi je m'efforce par des trouvailles stylistiques, un suspense délibéré, de retenir leur attention. Mais je m'efforce de ne pas simplifier, adopter une écriture "bébête". Les jeunes ont l'esprit critique bien développé au contraire.

C. L. : Vous sentez vous "bridée", soumise à des contraintes ou, au contraire, plus libre que dans vos écrits pour les adultes ?

M. C. : Je ne suis pas plus libre que dans mes écrits pour adultes. J'essaie d'éviter le piège du didactisme et du pédagogique. En s'adressant à des enfants on affecte involontairement un ton supérieur qui fait état de la soi-disant expérience accumulée. Il faut au contraire se mettre de plain-pied avec ses jeunes lecteurs.

Bibliographie jeunesse

> *Haïti Chérie*. (ill. Marcelino Truong). Paris, Bayard Presse (Je bouquine n° 39), 1987. Rééd. Bayard poche, 1998. Rééd. sous le titre *Rêves amers*. Paris, Bayard jeunesse (Les romans de Je Bouquine), 2001

> *Victor et les barricades*. (ill. Marcelino Truong) Paris, Bayard Presse (Je bouquine n° 61), 1989

> *Hugo le terrible*. Saint-Maur, Sépia, 1991

> *La Planète Orbis*. (ill. Laetizia Galli). Pointe-à-Pitre, Jasor, 2003